DUFOUR, RICHARD. *Bibliothèque de l'Université Laval. 165 ans d'histoire 1852-2017*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 288 p. ISBN 978-2-7637-3732-4.

Le site des Presses de l'Université Laval précise que Richard Dufour « est docteur en philosophie ancienne de l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne » et qu'il « a publié plusieurs traductions d'auteurs anciens dont Alexandre d'Aphrodise, Chrysippe et Plotin. Il travaille actuellement au sein de la Bibliothèque de l'Université Laval, comme conseiller à la documentation philosophique et religieuse. »

Richard Dufour nous propose donc une plongée dans l'histoire de la bibliothèque du milieu du XIX^e siècle jusqu'à l'aube du XXI^e siècle. Il s'agit d'une recherche approfondie à partir des archives de l'Université. L'ouvrage est structuré en huit périodes historiques. On y découvre les grandes transformations qui surviennent à la suite de la Seconde Guerre mondiale, lors du déménagement de l'Université vers le campus de Sainte-Foy en pleine Révolution tranquille ou en 1973 avec l'unification des bibliothèques de l'Université. L'avènement des technologies en 1988 constitue pour l'auteur un moment phare qui transforme l'expérience des usagers. L'auteur identifie la période de 2006 à 2012 autour de l'enjeu de ramener les usagers à la bibliothèque. Bref, l'approche administrative de l'ouvrage se structure en fonction des mandats des directeurs et directrices qui ont présidé au développement de la bibliothèque.

L'intérêt premier de cet ouvrage réside certainement dans l'analyse des impacts des technologies sur le développement de la bibliothèque universitaire. Il faut également souligner que cet ouvrage repose pour la partie contemporaine sur les sources orales d'une vingtaine d'entrevues réalisées avec des employés retraités.

Pour mémoire ou absence de mémoire

Si la période initiale, que l'auteur situe entre 1852 et 1946, ne compte que 22 pages, elle représente néanmoins près d'un siècle dans l'histoire de la première université francophone en Amérique. Il semble que ce soit par ailleurs une période intéressante du point de vue historique et culturel. Cette bibliothèque est d'ailleurs révélatrice des transferts des savoirs européens et de l'influence des grands donateurs de la bibliothèque.

Le premier chapitre s'ouvre sur une phrase emblématique qui rappelle que « L'Université Laval est fille du Séminaire de Québec ». En effet, la bibliothèque de l'Université Laval bénéficie dès sa fondation en 1852 de celle du Séminaire de Québec, dédiée à l'enseignement du cours classique et à la formation théologique des séminaristes. Or, cette bibliothèque initiale du Séminaire se révèle être le cœur de la nouvelle bibliothèque universitaire

qu'on voudra entièrement dédiée à soutenir les activités pédagogiques et muséologiques de l'institution. Les origines de cette bibliothèque ne sont pas négligeables. Faut-il rappeler qu'il s'agit d'une des premières bibliothèques francophones en Amérique constituée par Monseigneur de Laval et qui, après la cession du Canada, avait hérité d'une partie importante de la bibliothèque du Collège des jésuites. Si on ne considère que le nombre d'ouvrages estimé à environ 15 000 en 1852, on oublie ce que représentaient ces livres au milieu du XIX^e siècle. Il ne s'agit pas de la seule bibliothèque d'enseignement, mais c'est sans aucun doute la plus ancienne et l'une des rares à avoir été épargnée par les incendies. Cette bibliothèque peut être comparée dans sa perspective historique à la bibliothèque du collège de Harvard fondé en 1636 et qui se transforma en université en 1780. Il est intéressant de rappeler que le collège prit le nom de Harvard en l'honneur du pasteur John Harvard qui légua au collège sa bibliothèque personnelle en 1638. La *Harvard University Library System* compte aujourd'hui près de 90 bibliothèques de sorte que Harvard est devenue la plus importante bibliothèque universitaire à conserver notamment des livres rares et anciens, ainsi que des archives de la période coloniale. Or, contrairement à l'Université Laval, Harvard revendique ses origines à l'époque du collège.

Même si l'histoire de l'Université Laval s'apparente à celle de Harvard, on a choisi de rompre avec les origines historiques du Séminaire et du Collège des jésuites. Dans cette perspective, la bibliothèque de l'Université Laval remonte à la fondation du Séminaire de Québec en 1663 par François de Laval et une partie de sa collection date de la création du Collège des jésuites en 1625, c'est-à-dire à la même époque que Harvard. Une chose est certaine, il y a une filiation directe entre l'Université Laval, le Séminaire et le Collège des jésuites dans l'histoire de l'éducation au Québec. Le corpus d'ouvrages anciens présents dans la bibliothèque en témoigne avec éloquence.

Quoi qu'il soit, l'auteur entame son ouvrage avec la fondation officielle de l'Université sur le site du Séminaire de Québec. Bien que fondée en 1852, l'Université accueille ses premiers étudiants à l'automne 1854. La bibliothèque constitue un élément clé de la nouvelle université. Comme le démontre l'auteur, la bibliothèque constitue un monde fermé et contrôlé comme en témoigne la pratique à l'époque de sorte que les étudiants ne pouvaient accéder à la bibliothèque qu'avec l'approbation du bibliothécaire. Le bibliothécaire jouait alors le rôle de gardien de la moralité et de censeur (p. 5). L'Université considère alors que les étudiants disposaient de tous les livres nécessaires et qu'ils ne pouvaient s'abonner à une autre bibliothèque ou fréquenter d'autres salles de lecture. On y découvre également qu'aucun volume ne pouvait sortir de l'enceinte de l'Université. Comme le souligne à juste titre Richard Dufour, la bibliothèque était considérée comme un sanctuaire.

Les règlements de 1938 montrent que la consultation des livres conservés à l'index n'était possible qu'avec l'autorisation du recteur. Cette prérogative du recteur illustre bien le pouvoir que possédait la bibliothèque sur le contrôle de la moralité et la diffusion du savoir, et plus particulièrement les livres mis à l'index. Cette pratique mise en place dès les premiers jours de la fondation de la bibliothèque se maintient jusqu'en 1965, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution tranquille qui coïncide avec le concile Vatican II (1962-1965). Il ne s'agit pas ici d'une simple anecdote, mais d'un indicateur de la culture intellectuelle et morale qui prévalait alors au Québec. La bibliothèque permet de retracer l'histoire intellectuelle et culturelle du Québec. Ce simple premier chapitre de 22 pages aurait pu se situer au cœur de l'ouvrage, car il est fondamentalement significatif de l'histoire de cette bibliothèque et de la société québécoise. Cette période est certainement plus importante pour la mémoire collective que ne le sont les changements technologiques des quarante dernières années.

Après la lecture de l'ouvrage, je me suis demandé pourquoi on avait évacué si rapidement les origines historiques de la bibliothèque. Lors de la migration des facultés vers le nouveau campus de Sainte-Foy, le Séminaire a scindé la collection et a conservé les ouvrages dont il a assumé les coûts, soit ceux acquis avant 1910. Les livres furent d'abord conservés par le Musée de l'Amérique française qui fut intégré au Musée de la civilisation en 1995. Est-ce ce qui explique que l'ouvrage ne mentionne pas le mémoire de maîtrise de Pierrette Lafond sous la direction de Laurier Turgeon à l'Université Laval intitulé « Promenade en enfer : les livres à l'Index de la bibliothèque (fonds ancien) du Séminaire de Québec : prolégomènes à un objet oxymore » (2011). Il aurait également été possible de citer l'article de Pierre Lafond consacré à l'étude scientifique de la bibliothèque du Séminaire de Québec dans le numéro spécial d'Études littéraires (« Portrait d'un patrimoine livresque d'intérêt national : la bibliothèque du Séminaire de Québec », 2015, p. 15-32). Je me suis également demandé pourquoi les autorités de Harvard n'avaient pas renié leurs origines du collège au début du xvii^e siècle. En acceptant de s'inscrire dans la continuité, Harvard a capitalisé sur la mémoire longue de l'institution. En rompant avec les origines du Séminaire, l'Université Laval a peut-être voulu faire oublier le projet culturel de la première université francophone trop liée à l'Église catholique. Il semble que nous sommes ici dans un autre rapport à la mémoire collective. En somme, il manque quelques chapitres clés à l'histoire de la bibliothèque de l'Université Laval.

YVES BERGERON

Département d'histoire de l'art, UQAM

DUPONT, JEAN-CLAUDE. *Des histoires de lutins*. Québec, Les Éditions GID, 2014, 53 p. ISBN 978-2-89634-218-1.

En nous quittant, Jean-Claude Dupont nous a laissé une œuvre qui s'adresse autant à notre intellect qu'à notre sensibilité, une œuvre à la fois savante et accessible, nourrie de cette culture traditionnelle à laquelle il a consacré sa vie et qu'il s'est employé, par un juste retour des choses, à alimenter par ses créations artistiques. Recueillir, conserver, étudier et retourner, augmenté de sa vision généreuse, ce qui a été recueilli à ceux qui en furent et en sont encore les vivants dépositaires, tels sont les piliers sur lesquels s'est appuyée son action. Difficile de ne pas associer son activité d'homme de terrain, de pédagogue apprécié et d'artiste reconnu à la trilogie maussienne du don : donner, recevoir, rendre. Voilà le propre d'un homme complet, profondément engagé dans sa quête intellectuelle, sachant joindre le geste et la parole qui se concertèrent, chez lui, pour illustrer ce maître mot qui définit sa carrière : transmettre. Il n'est de savoir vivant que dans sa transmission. Maintenant qu'il nous a quittés, son départ l'a progressivement fait accéder du statut de défunt à celui de Grand Ancêtre, c'est-à-dire de référence et de guide.

C'est dans cette optique que nous arrivent, parmi ses dernières parutions anthumes, *Des histoires de lutins*. Ce livre se présente sous la forme d'un album de littérature jeunesse. C'était le choix à faire pour des raisons d'ordre pratique et esthétique. Pratique parce que la toile et la source documentaire qui l'a inspirée sont disposées en regard, ce qui dispense le lecteur d'inutiles manipulations en lui offrant une vue d'ensemble du projet éditorial. Esthétique parce que notre regard est sollicité en alternance selon une double modalité : d'abord de manière contemplative en parcourant la scène illustrée, ensuite par la lecture qui, bien que toute muette, n'incite pas moins à la subvocalisation, sorte d'oralité silencieuse. Personne ne contestera le fait que le texte et la toile se renvoient l'un à l'autre par leur côté narratif. En somme et sans trop qu'il n'y paraisse, nous sommes en présence d'un média audio-visuel. La lecture à haute voix ne pourrait que consolider cette approche.

Feuilleter *Des histoires de lutins*, c'est comme fouiller dans un coffre aux trésors. Une planche où sont reproduites huit des vingt et une toiles qui composent l'œuvre happe tout de suite notre regard et nous invite à l'aventure. Mais auparavant, il faut se plier au rituel des présentations. Nous savons qui nous sommes, mais que savons-nous des lutins, eux qui semblent tout connaître de nous à force de nous épier et de nous impatienter par leurs espiègleries ? De quelles fabuleuses contrées de nulle part ou de quels pays ayant droit de cité proviennent-ils ? À quoi ressemblent-ils ? Quels sont leurs traits de caractère, leurs us et coutumes, leur manière de se vêtir, la couleur emblématique de leurs habits et, surtout, en quoi ceux qui nous ont adoptés au